

Pierre-Yves ROUX
Attaché linguistique
Istanbul

LA PIEUVRE DES «TRAVAILLEURS DE LA MER»

Si la planète que nous habitons s'appelle la Terre, chacun sait que près des trois-quarts de sa surface sont recouverts de mers et d'océans. Les plus profonds de ces océans sont plus profonds que nos plus hautes montagnes ne sont hautes et c'est un lieu commun que d'affirmer que l'Homme connaît mieux la planète Lune que la «planète Mer».

Et lorsque l'Homme connaît peu ou mal un milieu ou un état, rien ne lui est plus facile et plus «naturel» que de laisser libre cours à son imagination intarissable, d'affabuler, puis de colporter ces affabulations à travers les époques. C'est ainsi que naissent bon nombre de légendes et, dans le domaine littéraire entre autres, de mythes.

Le milieu marin, dont on ne connaît relativement bien que la couche superficielle, et ce depuis une époque très récente (XXème siècle) présente bien sûr toutes les qualités requises pour engendrer de tels mythes : inconnu ou presque, profond, changeant, sombre, parfois hostile, interdisant toute vie de type humain ...

Et la méconnaissance scientifique et totale de ce milieu fait que l'on ne peut pas, de façon définitive, «enterrer» ces mythes et les classer dans le domaine des fables.

Rappelons pour mémoire que si certains de ces mythes marins ont disparu avec le temps (les sirènes, par exemple, se transformant malheureusement en lamantins, animaux sympathiques mais dénués de tout «charme féminin»), d'autres ont la vie plus dure. Il n'est

qu'à constater les «apparitions» régulières du serpent de mer, monstre que les scientifiques n'ont jamais capturé ou même trouvé à l'état de cadavre.

Mais ceci ne doit pas suffire à le classer *a priori* et de façon définitive dans la catégorie des légendes, histoires à dormir debout et autres «attrape-nigauds» pour friands de sensationnel.

Qui, en effet, aurait pu se douter, il y a seulement 50 ans de l'existence réelle du coelocanthe avant que ce poisson dont on ne connaissait que des fossiles ne fût pêché au large des Comores ou encore de celle du «requin grande-queue» (*Megachasma pelagios*) qui fut capturé et observé pour la première fois en 1976 et dont on ne connaît à l'heure actuelle que deux spécimens ?

Pour d'autres espèces, mythe et réalité se mêlent et se conjuguent pour égarer ce qu'il est convenu d'appeler le «grand public» et faire de ces animaux des sources de terreur, de dégoût ou, plus raisonnablement, de curiosité. Les deux espèces marines qui ont le plus à souffrir de leur «mauvaise réputation» sont, sans conteste, le requin, véritable loup-garou du XXème siècle et la pieuvre dont la simple évocation fait, pour le moins, naître, chez bien des personnes, frissons et grimaces de répulsion.

La littérature a bien sûr largement puisé dans les mythes entourant particulièrement ces deux espèces, avant de les dépasser et de s'en faire non seulement le porte-parole mais également le «géniteur».

Une des causes de l'«hystérie» collective qui s'empara des plages australiennes, sud-africaines et américaines dans les années soixantedix n'est rien d'autre que la publication et la mise à l'écran du «best-seller» de Peter Benchley : «Jaws» («Les dents de la mer»).

Pour ce qui est de la pieuvre, Victor Hugo («Les travailleurs de la mer») et Jules Verne («Vingt-mille lieues sous les mers») ont largement contribué au XIXème siècle à faire entrer ce sympathique céphalopode dans le domaine relativement fermé des «monstres».

La question est ici de savoir dans quelle mesure Victor Hugo s'est appuyé sur les connaissances scientifiques de l'époque (comme l'a fait Jules Verne) pour livrer à ses lecteurs une vision relativement

objective de l'animal et dans quelles proportions il s'est laissé déborder par le mythe et par son lyrisme et son emphase littéraires pour faire frissonner son public («romantisme hugolien» oblige), quitte à tricher un peu avec la vérité zoologique.

Cette question n'est d'ailleurs pas nouvelle puisque, déjà à l'époque de la parution des «Travailleurs de la mer», les savants consultés par les journalistes nièrent que la pieuvre puisse être dangereuse pour l'homme. Ceci n'a bien sûr pas empêché Victor Hugo de forger une réputation peu enviable à cet animal qu'il condamne sans rémission : «C'est de la maladie arrangée en monstruosité»; «Il attaque l'homme».

Cette controverse servit le livre, comme les interrogations sur les squales servirent celui de Peter Benchley : «Il avait mis la pieuvre à l'ordre du jour. (...) Les modistes lançaient le chapeau pieuvre, qui devait être porté par les Travailleuses de la mer (...). Des restaurants offraient de la pieuvre à la financière. Des plongeurs exposaient une pieuvre vivante (...) aux Champs-Élysées...»¹. Et Madame Victor Hugo écrivait de Paris à sa soeur, Julie Chenay : «Tout est ici à la pieuvre. Pourquoi mon mari est-il, hélas! pour mon coeur la pieuvre de Guernesey?».

Mais plus que la pieuvre, c'est à l'élément marin dans son ensemble que Victor Hugo inflige un traitement sévère.

Tous les scientifiques s'accordent, et ce depuis longtemps, pour reconnaître que la mer a été un jour la source originelle de toute forme de vie terrestre; «Ainsi, faisant appel à une mémoire très ancienne, évoquant des souvenirs plusieurs fois millénaires, je suis en droit de dire :

«Quand j'étais un tétard
Et que vous étiez un poisson!»²

Dans son étude psychanalytique d'Edgar Poe, Marie Bonaparte déclare : «La mer est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels».

1 Maurois, André, «Olympio ou la vie de Victor Hugo».

2 Beebe, William, «Un chercheur sous la mer».

Un autre contemporain de Victor Hugo, Jules Michelet, dans son ouvrage consacré à la mer³ reconnaît indéniablement à celle-ci une nature quasi-maternelle (cf. chapitres «La fécondité de la mer» et «Le mucus»).

Au vu de ces quelques lignes, et sans vouloir entrer dans une analyse psychanalytique «freudienne» de Victor Hugo, reconnaissons que ce dernier a, avec l'«élément maternel», des rapports pour le moins violents : la mer est un «assassin», les tempêtes «se complotent» et le cyclone «a de la rancune». Si pour Bachelard, la psychologie de la tempête est celle de la colère, chez Victor Hugo cette colère est animée par la haine⁴. Nombre d'images littéraires ont pour unique fonction de traduire l'agressivité des flots : la mer est une «gueule» qu'il est «impossible d'édenter», «l'eau est pleine de griffes (...) La vague est une mâchoire (...) L'océan a le même coup de patte que le lion».

Et il n'hésite pas à faire prononcer à l'Océan (O majuscule) :

«Homme, la terre est ta mère,
(...) Je suis Terreur.»⁵

Quant aux formes de vie qui grouillent dans le ventre de cette «Terreur» liquide, Victor Hugo les compare au monde mystérieux des ténèbres, affirmant que «l'état normal du ciel, c'est la nuit», mais que «cette obscurité est habitée avec déplacement. On s'y meut, chose inquiétante (...) Une vie terrible et horrible est là-dedans»; ce là-dedans laissant sourdre une pointe de dégoût teinté de dédain pour cet élément. Ce dédain cachait-il en fait une crainte non-raisonnée ou une agressivité contenue envers l'eau qui lui avait ravi sa fille Léopoldine quelque vingt ans auparavant? Et la pieuvre méritait-elle ce traitement littéraire?

Ces animaux, dont le Commandant Cousteau a tenté la réhabilitation, n'ont pas toujours eu «mauvaise presse».⁶

3 Michelet, Jules, «La mer»

4 cf. Albouy, Pierre, «Hugo et la création mythologique».

5 Hugo, Victor, «Océan» (série complémentaire de «La légende des siècles», février 1854).

6 Cousteau et Diolé, «Pieuvres: la fin d'un malentendu».

Il y a plus de 3000 ans, la pieuvre était un sujet courant dans l'art créto-mycénien. L'aspect décoratif que les artistes ont su lui reconnaître lui ont permis de figurer fréquemment sur les vases, assiettes et autres ustensiles de la vie quotidienne de l'époque; et ce dans des postures qui laissent supposer une connaissance réelle de l'animal dans son milieu naturel et non pas seulement à l'état de cadavre, «tas gélatineux informe».

Les auteurs de l'époque n'auraient pu se permettre de le qualifier de «chiffon», de «loque», de le comparer à un «parapluie fermé qui n'aurait pas de manche» et de lui trouver un «aspect de scorbut et de gangrène».

Mieux, le fait que l'on ait retrouvé des représentations de pieuvres sur des ancres de navires⁷ laisserait même supposer qu'on reconnaissait à l'animal un caractère bénéfique et de «bon augure».

Les propriétés protectrices de la pieuvre semblent également attestées par les représentations dont on ornait les boucliers des guerriers de l'époque⁸.

La Grèce classique et les Romains appréciaient donc ce céphalopode («qui a les pieds sur la tête») et le connaissaient bien, allant jusqu'à lui dédier des pièces de monnaie⁹ et à le représenter sur des mosaïques qui comptent aujourd'hui parmi les plus belles¹⁰.

Nous sommes bien loin des propos de Victor Hugo qui écrit : «ils sont les amphibiens de la mort»; «De là la conjecture d'un enfer» ou encore : «(...) la pieuvre à une extrémité prouve Satan à l'autre».

C'est en fait le moyen-âge qui a vu proliférer les fables et légendes concernant les monstres marins, bêtes gigantesques surgies des abîmes abyssaux. Ainsi naquit par exemple la légende du Kraken, sorte de calmar géant qui entraînait les navires dans les profondeurs¹¹. Et les représentations «graphiques» de ces monstres n'ont

7 Ancre trouvée dans le Palais de Cnossos; conservée au Musée d'Héraklion.

8 cf. Vase du Vème siècle conservé au Musée du Louvre.

9 Tétradrachme d'Eubée, monnaies de Dikaia, Syracuse, Croton.

10 Mosaïques des Musées de Naples ou de Sousse par exemple.

11 Cité par V. Hugo pour «étayer sa théorie» sur les pieuvres!

bien entendu pas manqué, chacun laissant libre cours à une imagination débridée et parfois délirante, ce qui a fait écrire à Diolé : «Pieuvres géantes, dragons, serpents de mer, cachalots et baleines dessinés par un Jérôme Bosch, surgissent plutôt des profondeurs troubles de l'âme humaine que de celle des océans».¹²

Cependant, les gens de l'époque qui «cotoyaient» et connaissaient le mieux les pieuvres ne pouvaient que sourire à ce type de représentations ou de récits, leurs rapports avec ces animaux étant exempts de toute crainte ou superstition. C'est en fait la méconnaissance de certaines espèces qui peut faire croire à leur «perversité»¹³.

Mais, comme le dit Victor Hugo, intellectuel de salon qui ne connaît des pieuvres que ce qu'il en a lu et ce qu'on a bien voulu lui raconter à Guernesey (on n'a pas dû se priver d'ailleurs de «faire marcher» ce Français en exil, friand de folklore local et de spiritisme), la science de l'époque se contente de classer, de disséquer, de cataloguer et de mettre des étiquettes. On ne s'intéresse que très peu au mode de vie des différentes espèces, ceci étant encore plus criant pour les espèces marines, la seule façon d'observer le monde sous-marin consistant à répandre une fine couche d'huile sur la mer pour la rendre plane et supprimer le phénomène de réverbération; ce procédé, vieux de plus de 2000 ans et la lunette de calfat (espèce de boîte à fond de verre) ne permettant bien évidemment que des observations superficielles, imprécises et très ponctuelles.

Il aura en fait fallu attendre notre siècle, la naissance de la plongée sous-marine et l'immense pas en avant que celle-ci a permis dans le domaine de l'exploration des océans pour mieux en connaître les «habitants». Leur vie et leur comportement ont été photographiés, filmés, analysés, des expériences quasi-sociologiques ont été réalisées. Et si le «mystère» subsiste dans bien des cas, l'état actuel de la connaissance «biologique» des pieuvres nous permet de relever bon nombre d'erreurs dans «Les travailleurs de la mer» et plus particulièrement dans les deux chapitres intitulés «Le monstre» et «Autre forme de combat dans le gouffre».

12 Cousteau et Diolé, «Pieuvres: la fin d'un malentendu».

13 Remarque également vraie pour les races humaines!

Regardons par exemple le paragraphe fameux où, par un procédé de répétition et d'accumulation, Hugo compare la pieuvre à d'autres espèces réputées dangereuses ou pour le moins «désagréables». Le/La... (... scorpion, vipère, requin, lion, torpille, crapaud, crocodile...) a ... (... un dard, un venin, des nageoires tranchantes, des griffes, une foudre, un virus, une gueule...), la pieuvre n'a pas de... (dard, venin, nageoires...).

Dans ce paragraphe, Hugo veut nous montrer que la pieuvre ne ressemble à rien d'autre, ne possède pas les «armes» animales traditionnelles, créant par cette surenchère un «suspense littéraire».

Mais, en comparant la pieuvre à ces dix-sept animaux terrestres, marins ou oiseaux, l'auteur ne commet pas moins de sept erreurs grossières d'ordre scientifique ou zoologique :

1) «La pieuvre est petite» : aucun scientifique digne de ce nom ne peut se permettre de qualifier une espèce de grande ou de petite dans l'absolu; rappelons-nous simplement le discours de Pascal sur l'infiniment grand et l'infiniment petit. Tout n'est que relatif. Cette affirmation n'empêche cependant pas Hugo d'écrire page suivante : «(...) le poulpe des hautes latitudes est de force à couler un navire».

2) «La pieuvre est nue», et d'affirmer chapitre suivant: «C'est un cuir impossible à trancher». La pieuvre possède bien sûr une peau et il est bien sûr possible de la trancher!

3) «La pieuvre est muette». Il a été prouvé que ces animaux peuvent communiquer entre eux, même si ce n'est pas à l'aide de cordes vocales.

4) «Le requin a des nageoires tranchantes». Première nouvelle! Même les requins «mangeurs d'hommes» se contentent de dévorer leurs victimes sans prendre la peine de les découper au préalable à l'aide de leurs nageoires qui ne peuvent fendre ... que les flots!

5) «La pieuvre n'a pas de venin». Et si, Monsieur Hugo, certaines ayant même assez de venin pour tuer un homme (Octopus Defleini pour ne citer que celle-ci).

6) «La pieuvre n'a pas de bec». Si! Les céphalopodes ont effectivement un bec ressemblant fort à celui des perroquets et qui peut pincer et même couper de façon assez douloureuse.

7) Et il commence le chapitre suivant par: «La pieuvre n'a pas de masse musculaire». Bien sûr que si ... Et heureusement pour les amateurs de salade de poulpe et autre «daube de poulpe à la provençale».

Toutes ces affirmations sont bien entendu assénées de façon catégorique et sur un ton qui ne laisse supposer aucun doute sur leur véracité; la modestie n'ayant jamais été le point fort du grand homme, surtout dans les domaines qu'il connaissait le moins bien, ceci allant de soi.

Notons également, dans le paragraphe en question, la coloration scientifique qu'Hugo a tenté d'introduire en mêlant habilement des animaux communs et d'autres plus rares et ce, soit sous des appellations «vulgarisantes» (la torpille), courantes ou surtout «savantes». Combien de ses lecteurs peuvent ainsi mettre en doute ses affirmations au sujet du «vespertilio-vampire» et ses «ailes onglées», du «buthus» et de ses pinces ou même de l'«alouate» et de sa queue «prenante»?

Chacun sait le pouvoir persuasif que peuvent exercer des propos dits «savants» pour ne pas dire hermétiques où le fond est «opaquisé» par la forme. Dire les choses de façon simple, en usant d'un lexique compréhensible par le grand public équivaldrait, dans bon nombre de cas, à décrocher l'auréole dont on affuble certains «spécialistes», «ceux qui savent».

Ainsi en est-il donc de Victor Hugo qui, bien qu'auteur populaire et même populiste use et abuse de ce pouvoir de dissimulation en puisant abondamment dans la mythologie antique ou dans les traités scientifiques.

Pour illustrer mon propos, une rapide enquête menée autour de moi a montré que sur les 50 personnes françaises interrogées, vingt-sept seulement connaissaient Orphée, cinq Hésiode, trois savaient que l'alouate était un singe et quatorze le gypaète un rapace. Quant au jararaca et au buthus, personne (pas même la plupart des dictionnaires) n'a pu les reconnaître comme étant respectivement un serpent et un crabe.

Et ne parlons pas du vespertilio-vampire, chauve-souris qu'il eût certainement été trop simple d'appeler «chauve-souris».

Voilà donc Victor Hugo pris en flagrant délit d'hermétisme littéraire, si ce n'est de prétention scientifique ou même de pédanterie («étalage d'une érudition affectée et purement livresque» -Petit Robert-).

Il fait pourtant la distinction entre les approches «philosophique» et scientifique que l'on peut avoir (le mythe et la réalité, diraient les mauvaises langues), prenant ainsi les devants et tentant de justifier sa démarche : «Ces étranges animaux, (...) où la science les lâche, la philosophie les reprend. (...) Elle (la philosophie) va moins loin et plus loin que la science. Elle ne les dissèque pas, elle les médite. Où le scalpel a travaillé, elle plonge l'hypothèse».

Ces quelques phrases sont bien sûr la porte ouverte à toute ineptie et à toute supposition, même non étayée.

Et lorsque Victor Hugo cherche à définir la pieuvre (philosophiquement?), il la condamne sans appel en la résumant : «(...) La pieuvre? C'est la ventouse».

Si effectivement la pieuvre a des ventouses, il paraît difficile et surtout injuste de la limiter à ces «cartilages cylindriques, cornés, livides». La pieuvre a d'autres armes: son bec, son venin et surtout sa capacité à émettre un nuage d'encre pour masquer sa fuite.

Victor Hugo l'eût-il su qu'il aurait certainement tiré parti de ce fait, accusant par exemple ce «monstre d'engendrer les ténèbres» ou encore de se dissimuler afin de masquer son attaque (et non pas sa fuite) par ce moyen diabolique.

Non, décidément, Victor Hugo connaissait bien mal les pieuvres, faisant même la confusion entre poulpe et pieuvre, deux espèces différentes quoi qu'en disent Cousteau et Diolé¹⁴ et en traduisant pieuvre par «Devil-fish» (poisson-diable) ou «Blood sucker» (suceur de sang) en anglais, appellations pour le moins très locales (à moins qu'il ne les ait carrément inventées pour «les besoins de la cause»), pieuvre se traduisant ordinairement par «Octopus».¹⁵

14 Pieuvre: *Octopus vulgaris*; poulpe (de la Méditerranée): *Eledone aldvardii* (source: «Guide de la faune sous-marine»: Luther/Fiedler).

15 Devil-fish désignant en fait le calmar géant des grands fonds (espèce pélagique) ou encore la raie manta. Quant à l'appellation «Blood sucker» on ne la trouve nulle part, pas même pour désigner la sangsue («leech»).

Et nous ne nous étendrons pas sur bon nombre d'erreurs ou d'inexactitudes d'ordre biologique relevées dans ces chapitres, telles que :

- «les huit antennes (...) s'achèvent en aiguilles»
- «Chaque rangée est de vingt-cinq»
- «(...) avance d'un vague mouvement ondulatoire»
- «Ses deux yeux (...) sont peu distincts, étant de la couleur de l'eau»
- «Elle n'a pas de sang»
- «Il n'y a rien dedans (...) On peut retourner ses huit tentacules du dedans au dehors comme des doigts de gants»
- «Elle a un seul orifice»
- etc.

Pour ne citer que les plus flagrantes et les plus indiscutables de ces erreurs.

Et il est bien évident que la pieuvre ne peut, comme le prétend Hugo, «aspirer» sa proie pour s'en nourrir et que des phrases telles que :

«L'hydre s'incorpore à l'homme; l'homme s'amalgame à l'hydre. (...) Il vous tire à lui et en lui et lié, englué, impuissant, vous sentez lentement vidé dans cet épouvantable sac, qui est un monstre. Au delà du terrible, être mangé vivant, il y a l'inexprimable, être bu vivant.» n'appartiennent qu'au domaine du «délire littéraire» et ne reposent sur aucun fait scientifique.

Mais Victor Hugo se fait prendre à son propre piège de la surenchère dans l'horrible et le quasi-surnaturel lorsqu'il s'essaie à représenter graphiquement la pieuvre. Jetons un rapide coup d'oeil sur cette illustration qui ornait, par exemple, l'édition Hetzel.

On voit, au milieu d'un décor fantastique peuplé d'épaves, de créatures marines (homards, poissons) et d'un «dieu marin» (?) une pieuvre minuscule et loin d'être agressive ou même impressionnante. Nous sommes bien loin de ce «monstre de grande taille», «chef-d'oeuvre de l'épouvante» et autre «épanouissement effroyable» que nous dépeint l'auteur (le poids des mots sans le choc des photos, en quelque sorte!).

Toutes ces inexactitudes, toutes ces exagérations, toutes ces hypothèses, tous ces mensonges peut-on dire constituent en fait un cas de «diffamation»; et on ne doit voir dans mes propos qu'une sorte de «droit de réponse» de la pieuvre, droit de réponse adressé non seulement à Victor Hugo mais à tous ceux qui profitent de leur situation d'écrivain pour colporter des idées fausses sur ces animaux dont les spécialistes cernent le comportement par les termes d'intelligence, de sociabilité et de timidité.

Si Lautréamont¹⁶ lui reconnaissait un «regard de soie» encore de nos jours, des auteurs tels que Konsalik voient en lui un «monstre de cauchemar»¹⁷.

Les mythes ont la vie dure!

P. - Y. ROUX

16 Lautréamont, «Les chants de Maldoror».

17 Heinz G. Konsalik, «L'or du Zéphirus».